JEAN PHILIPPE LAVALLE

Dernier combattant de la révolution de 1830.

Qui était donc ce Jean Philippe Lavallé qui prit une part si importante, bien que posthume, aux festivités du 3 août 1930 ?

Né à Saint Mard, le 4 février 1809, Jean Philippe était le fils de Jean Baptiste Lavallé et de Marie Josèphe Authelet.

Il grandit au village, ne se doutant certe pas qu'il deviendrait , un jour, un héros national en restant le dernier survivant des combattants de 1830.

A dix neuf ans, appelé à la conscription de la levée 1828, il tire le 5, un mauvais numéro et, incorporé le 1er mai 1828 , est envoyé comme soldat à la 12e Division. La Belgique est sous régime hollandais et excepté le Lieutenant Colonel DUPONT, originaire de Namur, tous les officiers sont Hollandais.

Lavallé est de garde à la porte de fer quand la révolte éclate. Ne se sentant pas sûrs de leurs troupes, les officiers hollandais les retirent dans la citadelle sans avoir tiré un coup de fusil mais ils sont bientôt assaillis avec une rare témérité par les Namurois.

Les soldats belges refusent de tirer sur leurs compatriotes, si bien que le fortin où se trouve Lavallé, capitule. La révolte, commencée le vendredi, est terminée le dimanche. La population fait fête aux soldats belges, elle leur offre la cocarde tricolore nationale et les renvoie dans leurs foyers. Lavallé revient à Saint Mard avec en poche, 1,50 fr., qu'un civil lui a donné pour faire la route.

Au mois d'octobre, le gouvernement provisoire lance un appel à tous les anciens soldats belges, leur demandant de rejoindre les nouvelles unités qui vont être formées pour bouter les Hollandais, définitivement, hors de notre territoire.

Jean Philippe Lavallé regagne immédiatement Namur ou il est versé dans les rangs de 2e régiment de ligne, 2e bataillon, 4e compagnie qui compte comme officiers, le capitaine Muller, les lieutenants Huguet et Mathieu. Le régiment est commandé par un illustre soldat, le colonel Dollin du Fresnel.

Dès lors, Lavallé va faire toute la campagne contre les Hollandais. Il participe aux batailles de Bouteren, de Louvain et au blocus de Maestricht. Assiégé dans Venloo, il tombe malade et est hospitalisé. A la fin des hostilités, il est envoyé en garnison dans un grand nombre de villes, notamment à Louvain, Namur, Ypres, Mersch etc... A Diest, son régiment est passé en revue par le 1er Roi des belges, Léopold 1er.

Jean Philippe avait gardé de son passage à l'armée belge, un bon souvenir, malgré les difficultés de se nourrir avec les 75 centimes qu'il recevait journallement lors de ses pérégrinations à travers le pays. Il touchait une solde d'un franc tous les cinq jours et il était

parvenu à amasser un petit pécule de 60 francs qui lui vint bien à point au moment de sa démobilisation.

Il se souvenait particulièrement d'un premier jour de l' an qu'il passa fort tristement, n'ayant obtenu pour toute nourriture qu'une tasse de bouillon que lui avait donnée un infirmier originaire de Halanzy.

Libéré du service militaire en 1839, Jean Philippe rentra à Saint Mard. Les travaux des champs et des bois ne lui offraient que très peu de ressources si bien qu'il préféra s'expatrier en France dans le pays de Verdun où il fut occupé comme terrassier à la construction des routes. En 1840, il était piqueur aux travaux du canal de Donchéry, dans la Meuse.

Depuis cette époque, il n'habita plus en Belgique, ce qui explique qu'on l'ai oublié au moment de la révision des listes des anciens combattants de 1830, ce qui eut certaines conséquences comme nous allons bientôt le voir , d'autant plus, que marié à Rumont (France) en 1845, il s'y établit définitivement en 1846.

On le revit pour une courte période à Saint Mard; il est venu travailler à la construction du chemin de fer aux environs de 1870 mais il ne revint se fixer dans son village natal qu'après la mort de son fils en décembre 1912. Ce ne fut que trois mois puisqu'il mourait en février 1913, quinze jours après avoir fêté son 104e. anniversaire.

Certes, les Saint Mardois sont particulièrement fiers de compter parmi leurs anciens concitoyens, un héros national, pourtant, nous a confié son arrière petit neveu Jean Girardin le sympathique secrétaire communal de Saint Mard, il s'en est fallu de peu que Lavallé ne soit pas reconnu comme le dernier survivant des journées de 1830.

Ayant quitté Saint Mard pour s'établir en France, en 1846 , c'est seulement en 1912 que l'on retrouva sa trace. A l'époque, venait de mourir, centenaire, le vieux Philippe Demoulin d'Arquennes dans le Hainaut, que tout le monde considérait comme le tout dernier soldat de 1830, au point que le Roi Albert était venu lui rendre visite et le décorer le 16 janvier 1912. Aujourd'hui encore, plusieurs ouvrages historiques et notamment " La Wallonie et les Hommes" commettent l'erreur et citent Demoulin et non pas Lavallé.

LE RETOUR AU PAYS :

Dans les jours qui suivirent la disparition de Demoulin, on re-parla à Saint Mard, de Jean Philippe Lavallé qui avait fait, lui aussi, toute la campagne contre les Hollandais et devait toujours vivre en France ayant dépassé le cap des 100 ans.

Un correspondant du journal " Petit Bleu " devait effectivement le retrouver en février 1912, à Rumont, petit village français du canton de Vavincourt, à 12 kilomètres de Bar le Duc. Voici d'ailleurs comment il relata sa visite :

" Une porte poussée, et c'est tout de suite la salle basse où, près de l'âtre, l'ancêtre sommeille. Il est un peu tassé, rata-

-tiné, pauvre petite chose humaine sur qui la vie si longue a passé. Une fois éveillé, on lui explique qui nous sommes, Il comprend très bien et très vite ce que nous voulons."

- Ah, dit-il, c'est bougrement vieux, on s'est battu un jour du côté de Venloo à 1000 Belges contre 4000 Hollandais et c'était les Hollandais qui foutaient le camp! Quand nous avons du quitter Venloo, nous sommes descendus du côté de Louvain, mais les bourgeois de Louvain étaient pour les Hollandais.

- Vous vous êtes beaucoup battu ?

- On se battait de temps en temps, mais on marchait continuellement. Ce sont les Français qui nous on aidés.

Le Journaliste publiait par ailleurs que Jean Philippe, venu s'installer à Rumont en mai 1845, y avait épousé Marie Thérèse Larcher le 14 janvier 1846. Depuis cette date, il avait toujours habité la commune de Rumont. Il avait maintenant 103 ans.

Le " Petit Bleu " terminait son article en réclamant une prompte pension de l'Etat Belge pour le vieux combattant.

La nouvelle, bien vite, fut reprise par d'autres journeaux régionaux : " Le Progrès " et " L'Ardennais ". Jean Philippe fut aussi interviewé par " Le Petit Parisien ".

PREMIERE DEMARCHE DES GAUMAIS :

Georges LORAND, député libéral de Virton et journaliste au "SOIR" de Bruxelles, décida de se rendre à Rumont en compagnie de Monsieur PIESSEVAUX, bourgmestre de Saint Mard.

" - En chemin de fer, rapporte Georges Lorand, il eut fallu plus d'un jour pour y aller. Heureusement, il y a dans le pays de Virton, quelques amis libéraux qui ont des automobiles et l'un de ceux-ci se chargea de nous conduire à Rumont. Un voyage exquis, par une des rares bonnes journées de cette année, en remontant le matin, la vallée de la Haute Meuse. Joli pays que ce pays de Meuse, mais vraiment peu peuplé et peu animé pour qui vient de Belgique.

Les Villages sont assez éloignés les uns des autres, cossus mais pas très considérables, ils allongent leurs maisons, toutes collées les unes aux autres, des deux côtés de la route.

L'aspect de ces villages est d'ailleurs identique dans la Lorraine française et la Lorraine Belge. Le patois aussi est le même et l'on s'étonne moins que les Gaumais d'y transplantent et s'y acclimatent si facilement.

A Rumont, il ne nous fut pas très difficile de trouver le vieillard que tout le monde connaît dans le pays. Il s'y est marié en 1846 et y vit avec son fils. Ce sont des paysans d'une modeste aisance qui travaillent à leurs champs. Il est grand oncle du Maire et de l'instituteur.

Ses neveux étaient justement venus le voir et se firent un plaisir de lui présenter leur Bourgmestre et leur Député. Le centenaire, il a exactement 103 ans et demi, était assis sur un banc de pierre devant la maison de son fils et se chauffait au soleil, profitant d'un des rares

moments où on le voit cette année.

C'est un petit vieux souriant, sympathique, propre, extrêmement aimable, causant encore avec animation et surtout avec une extrême politesse. La vieillesse ne lui a apporté qu'une seule infirmité, la perte d'un oeil. L'estomac est bon. Sa belle fille nous dit que le centenaire mange encore tous les soirs de bon appétit, la salade aux pommes de terre et au lard et boit son verre de petit vin gris. Il est sobre d'ailleurs; elle ajoute avec fierté que depuis un demi siècle, on ne l'a vu qu'une seule fois " en ribotte ".

Quand à la mémoire, elle est étonnante. Après avoir réfléchi quelques instants pour rassembler ses souvenirs, il les retrouve d'une fraîcheur et d'une précision remarquables, sa sincérité et sa véracité sont absolues, évidentes, il ne dit et ne veut dire que ce dont il se souvient réellement.

Quand ses neveux lui eurent dit que les visiteurs qui prenaient place à côté de lui sur le banc étaient le Bourgmestre de Saint Mard et le Député de Virton, il parut surpris, chercha quelques temps à bien se rendre compte, puis répondit : " Il y a si longtemps que je suis parti ... Mais le Bourgmestre de Saint Mard doit être un Piessevaux, le petit fils probablement de celui que j'ai connu. Le Député de Virton, c'était de mon temps Monsieur Pierre ... à moins qu'il ne soit mort ".

En effet, Monsieur Pierre, greffier de la justice de paix de Virton qui fut élu député libéral lors de l'abaissement du cens en 1848, est mort depuis plus de cinquante ans. Je le dis à Lavallé, en ajoutant que je suis son cinquième successeur, venu pour savoir s'il n'avait besoin de rien. Il remercie et ajoute que depuis cette année, il a une pension de quatre cents francs par an, dont on ne lui a d'ailleurs encore versé qu'un quart et que si on veut l'augmenter, cela lui fera bien plaisir et il ajoute en souriant : " Cela coûtera pas cher à la Belgique, car on ne devra pas me la payer bien longtemps".

Nous lui demandons s'il y a longtemps qu'il n'est revenu à Saint Mard et lui disons qu'on voudrait bien l'y voir et le fêter. Il nous répond que cela lui sera fort agréable, mais que cela lui paraît un peu difficile: la dernière fois qu'il est retourné au pays natal, c'était il y a vingt huit ans et il a, comme d'habitude, fait la route à pied, les 120 kilomètres en deux étapes en logeant le premier jour, au faubourg de Verdun. Aujourd'hui, dit-il, je ne crois pas que je pourrais faire l'étape, je ne puis déjà presque plus travailler aux champs, à peine faucher un peu. C'est ce qui m'ennuie le plus en devenant vieux, c'est d'être à charge des autres et de ne plus pouvoir les aider, c'est pour celà que la pension me ferait plaisir.

Nous lui offrons de venir, le cas échéant, le prendre pour le ramener à Saint Mard en auto. Cela ne l'étonne pas trop, il examine la machine depuis notre arrivée et il ne dit pas non."

OUBLIE PAR L'ETAT BELGE :

" Lavallé nous montre le diplôme de membre d'honneur qu'il a reçu de la Société des enfants des Combattants de 1830 cette année, mais pas la moindre décoration belge, même pas une médaille ni un souvenir officiel quelconque. C'est vraiment peu.

Il ne se plaint pas, il a le caractère aimable et quand nous le quittons, en lui disant que nous le rappellerons au souvenir de nos gouvernants, il lève son verre de vin gris et trinque joyeusement avec nous, en nous disant, avec une amabilité et une cordialité dont nous avons vraiment été touchés :

- " Merci, messieurs, de votre bonne visite. Merci d'avoir pensé à moi, bon retour au pays. Si j'avais besoin de faire quelque chose, je vous ferais écrire par mon fils et bien des compliments à tout le monde à Saint Mard."

Il est vraiment charmant, ce vétéran centenaire et il semble que le gouvernement pourrait bien trouver moyen de lui marquer que la Belgique n'oublie pas le dernier survivant de ceux qui ont combattu pour son indépendance et qui, après avoir pendant dix ans porté le sac et le fusil pour elle, a dû passer la frontière pour aller gagner sa vie et n'a pas, à la fin d'une carrière prolongée au delà de toutes les limites vraisemblables, une seule parole d'amertume ou de récrimination."

On pouvait aussi lire dans " L'Ardennais " du 21 décembre 1912 :

" Lavallé jouit depuis un an à peine d'une pension de quatre cents francs qui lui est servie par le gouvernement. Cette somme dérisoire est totalement insuffisante pour pourvoir aux besoins d'un vieillard sans fortune. La Belgique se déshonorerait si elle ne réparait pas au plus tôt l'injustice et l'oubli dont Lavallé fut victime et si une rente sérieuse n'assurait pas des derniers jours confortables et douilletts au dernier survivant des braves qui combattirent pour elle et la firent indépendante.

Nous n'insistons pas sur l'urgence de cette mesure de réparation. Nous faisons à cette fin, un pressant appel au gouvernement et nous espérons, si celui-ci ne se décide pas à agir, que les mandataires de la nation proposeront eux-mêmes des témoignages de tardive gratitude."

RETOUR AU PAYS :

Quelques mois après la visite à Roumont, du Député Lorand et du Bourmestre Piessevaux, mourut le fils, chez qui Jean Philippe vivait.

Dès lors, le bon vieux n'eut plus qu'une idée, revenir à Saint Mard et y vivre ses derniers jours au milieu de ses derniers parents: son beau frère octogénaire, ses neveux et ses nièces.

Les autorités communales prièrent donc Monsieur Joseph Girardin (1) Monsieur Nicolas-Joseph Lavallé et le notaire Charles Hubert, sénateur suppléant, d'aller, eu auto, chercher le vénérable vieillard et de

(1) Grand père de Jean Girardin, secrétaire communal de Saint Mard.

le ramener chez sa nièce Catherine, au quartier de la Vilette.

Les Saint Mardois réservèrent à Jean Philippe Lavallé un accueil enthousiaste. Tout le monde voulait lui serrer la main. Son beau frère Nicolas Maus, 82 ans, originaire d'Attert, le congratula à son arrivée et le félicita de sa verte longévité, ce à quoi Lavallé répondit avec rondeur : " Il ne tient qu'à vous d'en faire autant, mon cher beau frère."

Jean Philippe Lavallé n'avait pas remarqué, dans l'assistance qui l'accueillait, la présence du bourgmestre Piessevaux et quand il fut installé chez ses neveux, il leur demanda pourquoi on ne l'avait pas conduit d'abord chez " Monsieur l'Mar " et quand Piessevaux revint lui faire visite, les neveux dirent :

- Eh bien, le voila Mr le maire... il vient vous voir.

- Où donc? dit le vieux qui ne voyait plus très bien.

- Près de vous.

Alors, avec des larmes dans la voix, Lavallé prit la main du Maire et le remercia de ce qui, pour lui, était le comble de l'honneur.

Malgré sa longue absence du pays natal, Lavallé parlait encore très bien le gaumais. Il est vrai que le département français de la Meuse, au siècle dernier, pratiquait le même patois et que le patois de Saint Mard est plus proche de celui de Montmédy que de celui d'Etalle.

LES DERNIERS JOURS :

Le 4 février 1913, Jean Philippe Lavallé fête ses 104 ans. A cette occasion, la société de musique, conduite par son chef, l'échevin Ridremont, alla donner une aubade au centenaire que ses neveux avaient amené sur le pas de la porte. Les musiciens jouèrent entre autre , La Brabançonne et " Ou peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ".

Le vieux Lavallé, emballé comme aux plus beaux jours de la révolution criait : " Vive le Roi, Vive les autorités ".

Comme il venait de recevoir le subside de 200 francs alloué par le ministre de l'Intérieur pour frais de rapatriement, il demanda qu'on envoyât au ministre, sa photo avec ces mots : " Respectueux hommage à Monsieur le Ministre de l'Intérieur ".

Quelques jours plus tard, le Roi lui octroyait la croix de chevalier de l'Ordre de la Couronne.

La commune de Saint Mard, préparait une importante manifestation pour rendre un vibrant hommage à son héros, mais Jean Philippe ne devait pas connaître cet honneur. Il s'alitait brusquement et après une maladie de deux jours, il s'éteignait le 19 février 1913.

Écoutons son arrière petit neveu, Jean Girardin à ce sujet :

" Il faut dire, commente-t-il que les nombreuses visites l'avaient assez fatigué et bousculé. Tout le monde allait le voir comme une bête curieuse. On lui apportait toutes sortes de fruits, des friandises, de l'alcool ... Il fumait de gros cigares et buvait encore bien un petit verre de péquet. Je crois, ajoute-t-il qu'on a ainsi accéléré sa mort.

Il s'est trouvé pris dans un bain de foule qui a perturbé sa vie jusqu'alors très calme et très paisible. Des gens âgés qui étaient enfants à l'époque, m'ont raconté qu'on les conduisaient voir le centenaire. Il leur distribuait des oranges et des friandises, les premières douceurs que beaucoup de ces gosses recevaient dans leur vie.

FUNERAILLES NATIONALES :

Jean Philippe Lavallé eut droit à des funérailles nationales.

Elles furent grandioses et se déroulèrent en présence de hautes personnalités civiles et militaires : le colonel Deruette, représentant le Roi, Monsieur Guelton, directeur au ministère de l'intérieur, représentant le gouvernement, le comte de Briey, gouverneur de la province, le sénateur suppléant Hubert, le député Georges Lorand, le bourgmestre Piessevaux, les membres du conseil communal, etc...

Des discours furent prononcés par monsieur Guelton, le bourgmestre Piessevaux, le commandant Pierson, président de la société des anciens militaires du règne de Léopold Ier, monsieur Gonne, président de la société des enfants des combattants de 1830, le major Cuvelier, au nom du 10e de Ligne et le député Georges Lorand. Tous adressèrent un adieu émouvant au vieux brave.

Les honneurs étaient rendus par un détachement de 100 hommes du 10e de Ligne, venu d'Arlon avec sa musique et ses drapeaux. La dépouille mortelle était portée par six sous-officiers et sur le cercueil se penchait le glorieux drapeau en berne de Fleurus, qui pris part, lui aussi, à la campagne de 1830.

Des télégrammes de condoléances avaient été envoyés par le chef de cabinet du Roi, par monsieur Berryer, ministre de l'intérieur, par monsieur de Brocqueville, ministre de la guerre et par le colonel Deschamps du 3e régiment de Ligne à Gand, régiment dans lequel servit Jean Philippe Lavallé, etc...

Plus tard, comme vous l'avez lu, les restes de Lavallé seront transférés au monument du nouveau cimetière et depuis la fusion des communes en 1977, la grand place porte le nom de Jean Philippe Lavallé.

Sa maison natale a été rasée pour faire tout simplement place à un " magasin ". La plaque commémorative apposée sur la façade figure maintenant sur une petite stèle à l'entrée du petit square de la chapelle du Charnier.